

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Op-ticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. and Fahrenheit Centigrade. Rows include Du 14 août 1908, 7 h. du matin, Mid., 3 P. M., 5 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

- Nierras Merisimes (Mines et Mines) par Louis Lejeune. Jeune Fille. Oublié sur le Champ de Ba-taille. Souvenir d'un blessé. La Photographie par la Parole. La Réponse du Drapreau, poésie. Recettes et Procéda. La Beauté du Diable, feuille-ton du dimanche, suite. Mondanité, Chifons. L'actualité, etc., etc.

La Campagne Dé-mocratique.

Le plan de la campagne de M. Bryan, le candidat du parti dé-mocratique à la présidence des Etats-Unis, n'est pas encore dé-finitivement arrêté, si l'on en juge par les avis envoyés de Lincoln, Nebraska; mais s'il pou-vait accepter toutes les invita-tions qui lui sont faites, il n'est pas au sud-est des Etats-Unis où il devra séjourner plus longtemps que dans d'autres.

des fidèles. Il ne s'agit plus de céder au sentiment, mais bien d'obtenir autant de suffrages que possible et assurer le succès des candidats du parti. M. Bryan, qui est incontestablement un habile politicien, comprend parfaitement et ne prend aucun engagement pour le moment. Il remercie ceux qui l'invitent et les félicite de l'enthousiasme qu'ils montrent pour la cause démocratique, mais en même temps il leur annonce qu'il ne pourra désigner les endroits où il prendra la parole et fixer les dates des réunions qui se tiendront durant la campagne qu'après avoir consulté les leaders du parti qui étudient la situation dans les diverses régions du pays.

lieu des prés étoilés de paquerettes et d'agarcias roses. Mais l'eau, surtout, était sa grande tentatrice. Le futur pilote du "Bel-Ami" est déjà tout entier dans l'enfant qui court sur les jetées de l'écompo de Dieppe. Plus tard, à Gérardmer, il écrit à sa mère dans une minute d'enthousiasme: "En somme, de l'eau, encore de l'eau, de l'eau qui court, qui tombe, qui glisse, qui rampe; des cascades, des rivières, sous l'herbe, sous les mousses, les plus belles que j'aie vues, de l'eau, partout, de l'eau, une humidité froide, pénétrante, légère." A Paris même, dans l'emprisonnement du ministère, si songe à sa yole qui l'attend sous les saules de Triel et de Chaton et, par les soirs d'été, ce lui fait une volupté rare, la meil-leure de toutes, de tirer l'aviron et d'errer jusqu'à la nuit sur la rivière traitresse où tombait la brume.

A mesure qu'il mûrit, le génie de Maupassant s'élargit encore. Ce ne sera plus seulement le centre abondant et profond "qui faisait saigner aux yeux maitres", pour employer l'ex-pression d'un éminent académicien, mais aussi le romancier subtil de "Fort comme la mort", le notateur délicat de l'inévitable. Jamais, peut-être, plus qu'en ses dernières œuvres, il n'atteignit ce degré de perfection qui l'associe intimement à ses personnages. Il y a là quel-que chose de morbide, de supra-humain. On songe involontairement à ce conte de Daudet où l'homme à la cervelle d'or produi-gait la substance précieuse jusqu'à en mourir. Bien-tôt, en effet, les acci-dents nerveux se précipi-tent. C'est à la mer que Guy de Maupassant veut demander sa guérison. Son yacht, le "Bel-Ami", cingle de port en port, des temples grecs aux plages d'Algérie, de la brève Italie aux rochers des Baléares. Mais le mal, hélas! est sans remède. La folie, lentement, a fait son œuvre. Pensé sur son roman, l' "Ange-lus", il tente vainement de res-saisir des idées perdues. Il écrit dans une minute de lucidité: "Mon esprit suit des vallées noires..." C'est le désastre de sa vie. Et, après une tentative de suicide, il est interné dans une maison de santé de Passy où il meurt de paralysie générale le 6 juillet 1893.

BAGARRE SANGLANTE A LA GARE DU LOUISVILLE ET NASHVILLE.

Un agent de police tué par un noir.

Le meurtrier est blessé et meurt à l'hôpital.

UN AUTRE NOIR BLESSE.

Un vit émoi a régné hier matin à la gare du chemin de fer de Louis-ville et Nashville, au pied de la rue Canal, où un agent de police du nom de John J. Carroll a été tué par un noir, Francis Barreilford, employé comme cuisinier dans un wagon-restaurant Pullman. Ce noir a reçu trois blessures auxquelles il n'a pu survivre, et un autre noir, George Scott, a été blessé mortellement d'une balle perdue.



JOHN J. CARROLL.

voisinage accoururent au bruit des détonations, mais la plus grande confusion régnait. Les voyageurs déjà installés quittèrent leurs pla-ces, les employés du wagon-restau-rant sautèrent par les fenêtres, per-sonne ne pouvait donner d'informa-tions. A neuf heures moins un quart, quinze minutes après la meurtre, l'inspecteur de police O'Connor ar-rivait à la gare, bientôt suivi du sergent Wheatley, des détectives Stubbs, Coyle, Dantonio, Methé, Ford, Glynn, Meilen, Griffin et Kennedy, du sergent Azona et du caporal Tranchard. Le chef des dé-tectives Reynolds, prévenu à son do-micile, arriva peu de temps après. Des recherches furent aussitôt orga-nisées et des agents entourèrent la gare afin de prévenir la fuite du meurtrier.

A neuf heures deux coups de feu retentirent dans le wagon Pull-man "Tonga", indiquant que Bar-reilford était découvert. Il s'était, en effet, caché sous des coussins dans ce wagon. L'agent spécial Dooling trouva Barreilford accroupi dans un coin sous des coussins. Le détective Stubbs se précipita sur le meurtrier, qui se trouvait dans le wagon, s'ap-prochant, et le noir fut forcé de se réveiller.

Mais au moment où les agents allaient le conduire hors du wagon, le noir tenta de s'échapper. Deux coups de revolver ont été immédia-tement tirés sur le meurtrier, qui est tombé mortellement blessé. Les agents ont relevé Barreilford et l'ont déposé à l'entrée du wagon.

Il était environ huit heures et demie lorsque l'agent Carroll, qui était de service à la gare, a été requis par un noir nommé W. L. Evans, employé dans le wagon-res-taurant, de le protéger contre le cuisinier Barreilford qui le menaçait.

Il paraît que le cuisinier était dangereux lorsqu'il se trouvait sous l'influence de la boisson, et qu'il avait bu considérablement dans la nuit de jeudi à vendredi. Quand Evans est entré il lui a demandé, paraît-il, \$50 pour payer une dette. Evans a déclaré qu'il ne possédait pas cette somme et le cuisinier l'a menacé d'un long et fort couteau avec lequel il découpait de la viande. Evans s'est enfui et a appelé l'agent de police.

Carroll entra aussitôt dans le wa-gon-restaurant et s'enquit de ce qui s'était passé. Il recommanda à Barreilford de rester tranquille, mais le cuisinier n'était pas d'humeur à entendre raison, et au lieu de se soumettre et de continuer son travail, il répondit grossièrement et saisit son couteau. L'agent sortit son revolver de sa poche et or-donna au noir de se retirer.

Plusieurs employés noirs se trou-vaient dans le wagon, et le conduc-teur Easton ordonna à l'un d'eux, George Scott, de désarmer Barreil-ford dont il était l'ami. Mais avant que Scott put arriver près de lui le cuisinier s'était précipité sur l'a-gent et lui avait plongé son couteau dans le corps, lui ouvrant l'abdomen de part en part. Carroll chancela, mais, rassemblant ses forces, il se mit à la poursuite de son meurtrier qui se dirigeait vers le wagon-res-taurant.

Une première balle qu'il tira at-teignit Scott à l'abdomen et le bles-sa mortellement; une autre pénétra dans le bras droit de Barreilford et une autre se perdit dans une paroi du wagon. Epuisé par la perte de son sang, l'agent Carroll tomba sur la plateforme d'arrière du wagon, et son revolver fumant rebondit sur le pavé de la gare. Pendant ce temps Barreilford disparaissait.

Les agents spéciaux Dooling et Donovan, qui se trouvaient dans le wagon, se précipitèrent à la poursuite du meurtrier, mais ils furent arrêtés par les employés du wagon-restaurant qui leur indiquèrent que le noir s'était enfui.

Après l'autopsie et les constatations du corps du malheureux agent de police, a été transporté à l'éta-blissement de pompes funèbres de Jacob Schoen et Fils, et embaumé. Dans la journée, l'inspecteur O'Connor a lancé l'ordre que voici: "C'est mon pénible devoir d'annon-cer le meurtre de l'agent John J. Carroll, qui a été tué d'un coup de couteau à huit heures 45 par un noir, en remplissant son devoir à la gare du chemin de fer de Louis-ville et Nashville.

J'ordonne que l'insigne de deuil, qui sera fourni par le bureau de l'inspecteur, soit porté par les mem-bres du département de la police pendant trente jours à partir d'au-jourd'hui.

Le détective Stubbs a déclaré dans la soirée qu'il avait tiré deux fois sur Barreilford. Ce sont proba-blement ces deux balles qui ont at-teint le noir et l'ont blessé mortel-lement. Quant au sergent Wheat-ley il dit qu'il n'a pas tiré sur le meurtrier.

L'agent John J. Carroll, qui a montré tant de courage en pour-suyvant son meurtrier après avoir eu l'abdomen ouvert de part en part d'un coup de couteau, était âgé de cinquante-quatre ans.

Il était attaché au poste de onzième precinct et, depuis quelque temps, de service à la gare de Louis-ville et Nashville. Il était entré dans la police en 1899.

Il y a une dizaine d'années, se trouvant en compagnie du caporal Fitzgerald, il laissa ce dernier lut-tuer seul contre les frères Luddy qui les avaient attaqués, et le caporal fut tué. Carroll expliqua subse-quemment qu'il ne s'était retiré que pour se procurer des munitions. Les frères Luddy furent capturés et graciés quelques années plus tard.

Carroll demeurait rue Miró, 917. Il laissa une veuve et huit enfants. Barreilford est mort à l'hôpital hier après midi, à cinq heures et quelques minutes. Un instant avant sa mort il a repris connais-sance, et une sœur de Charles, res-tant lui offrir des consolations reli-gieuses, lui a parlé de sa fin pro-bable et lui a demandé s'il ne vou-lait pas voir un prêtre; mais le noir a brusquement repoussé l'offre, di-sant qu'il était Méthodiste et qu'il ne désirait voir personne. Il a été violent jusqu'à fin et n'a jamais montré de regret.

Gen. Scott, le noir blessé acciden-tellement, est dans un état critique. Les médecins de l'hôpital ont réussi à extraire la balle qu'il avait reçue dans le corps. Il a été ensuite in-stallé dans une salle de l'hôpital. Carroll avait depuis longtemps le praticien d'une mort tragique. Jeudi soir il se trouvait chez lui avec sa famille, et au cours d'une conversation il a dit à sa femme qu'il serait sûrement tué par la ba-llé d'un assassin.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$3.00 par an; 6 mois \$1.50; 3 mois \$0.75.

Pour la Marine, le Canada et l'Etranger port compris:

\$3.15 par an; 6 mois \$1.65; 3 mois \$0.85.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris:

\$2.00 par an; 6 mois \$1.00; 3 mois \$0.50.

Pour la Marine, le Canada et l'Etranger port compris:

\$2.15 par an; 6 mois \$1.10; 3 mois \$0.55.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos autres éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit.

Les personnes qui veulent s'y abonner envoient leur mandat aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DR—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 96 Commencé le 27 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIERE PARTIE

Le Roman d'Héliène

XIV

EN ENVERS

Suite.

Obtint le marquis André d'Orville, le propriétaire de cette

maison où longtemps a demeuré sa mère. Il me fit des propositions que je ne compris pas. Pourquoi ne te le dirais-je pas? Il me voulait heureux et riche. Je l'écartais comme dans un rêve... Il me faisait toutes sortes de promesse: "Il m'expliquait qu'il n'était pas libre, qu'il serait obligé de me cacher dans une retraite ignorée... Que veux-tu que je dise? J'en avais assez de notre gêne, de ses privations et de ses abaissements... Les regards des femmes de mon entourage m'avaient humiliés une fois de plus... La mesure était comble... Cependant je le remerciais, je re-ponais ses propositions... Il insistait vainement et me quitta. J'entendis, du foyer, où il m'avait entraîné, les éclats de der-nier acte de "Carmen", celui de la mort. Je ne restai pas au balcon. Je pris ma mauvaise humeur et je descendis l'escalier pour regarder la rue. Au dehors, je te cherchais de tous côtés... Tu n'étais pas là. J'attendis long-temps. Le public s'écartait par les portes et à la fin je restai sen-sé sur le trottoir... Il ne fal-lait qu'une dernière goutte pour faire déborder le vase. La pluie me transportait... J'étais inon-dé... Mes joues et mon corsage devenaient des guenilles in-nomables... J'étais sans argent et sans soutien... Alors l'affreux pensées qui m'obsédaient depuis longtemps triompha de

mes hésitations. A la lieu de prendre le chemin de la rue Tournefort, je des-cendis vers la Seine et j'allai au pont Royal et de là à celui de la Concorde. Des groupes me re-gardaient avec curiosité. Une femme dit en me voyant indé-cis: "Et voilà une qui va se jet-ter à l'eau..." Je remontai jais-que au pont des Invalides et me trouvant seule enfin, je regardai l'eau noire qui m'attirait... L'éclat des lanternes d'une vo-ture qui s'approchait me décida. Je me jetai dans la Seine!... —Toi! —Pourquoi mentrais-tu? Ai-je jamais menti depuis que tu me connais?... Dis-le! Il ne répondit pas. Elle acheva: —Quand je revins à moi, j'é-tais dans une sorte de cabine. Deux marins me donnaient des soins... L'un d'eux me dit qu'il me voyait dans l'annonce de l'Opéra-Comique: "Voilà votre sauveur!" Il était là en effet ruisselant et souriant. Il se pen-cha sur moi et me dit: "Vous voyez bien que vous deviez être à moi! Autrement je n'aurais pas pu passer sur votre che-min juste à l'heure où vous alliez périr. Je m'étais donc..." Une heure plus tard, j'étais couchée dans une petite cham-bre de la rue de Grenelle, sous la garde d'une vieille femme, celle qui me sert aujourd'hui de gouvernante. Ce sauveur était

le marquis d'Orville. Il me de-manda de lui consacrer une vie que je lui devais et je consentis... —Où est tué, tu ne songes pas que tu allais faire mon malheur, me priver de tout ce que je faisais aimer la vie? —J'ai pensé que je te délivrais d'une charge et que tu trou-verais aisément une compagnie meilleure et plus dévouée. —Tu savais à quel point je t'aimais. —Hélas! —Toi, tu me haïssais! —Quelle erreur! J'aurais pour toi la plus sincère des amitiés... —Mais tu me jugerais d'une autre race inférieure, indignel... Tandis que l'autre, le marquis d'Orville, que j'adore parce qu'il m'a volé mon triste bonheur représentatif à tes yeux l'être idéal, rêve dans notre pauvre lo-gement, quand je m'extermine au travail, en essayant de réus-sir pour te procurer un atome de bien-être qui te manquait et que je ne pouvais te donner. Elle garda le silence. Il poursuivait, très soeube: —Dis donc la vérité tout en-tière. Avez-vous un penchant ré-sistible à l'entraîner de son côté, qu'entre lui et moi ton choix était fait dès la première minute qu'entre le millionnaire et le pauvre diable dont tu portais le nom, tu n'as pas hésité un ins-tant... que je te faisais horreur tant que la misère dont tu

voulais sortir... Confesse que tu as trouvé en lui tout ce qui te manquait, la fortune et l'amour. Ah! je l'ai bien compris, il n'y a qu'un instant, quand tu te pro-mettais dans ces allées, à son bras! Tu m'as abandonné froide-ment, lâchement... sans te dire que moi aussi j'avais un cœur d'homme et que tu allais me faire une horrible blessure! —Jacques! —Il se leva du banc où il était assis et reprit, d'une voix dont il comprimit avec peine les éclats, de peur d'attirer les gens de la maison auprès de leur jeune mai-tresse: —Tu n'as pas hésité devant le déshonneur ni devant l'abandon de notre pauvre logis. Tu ne t'es pas dit que tu allais me ré-duire au désespoir et me couvrir de ridicule et de honte; que puis-que tu te réaignis à la retraite, et quelle retraite, que celle dont tu sois librement pour aller au théâtre où je t'ai vue... tout le scandale de ta chute retomberait sur le malheureux que tu sa-crificais au mépris des engage-ments les plus sacrés!... —Il croisa les bras sur sa poi-trine et demanda: —Et si je me vengeais, moi! —Tas-tu donc, si tu veux... C'est ton droit!... —Pas toi, mais cet amant, ce voleur qui t'a prise! Si, tout à l'heure, lorsque te l'appaisais tendrement à son bras j'étais en-venu et, ôdant à ce droit dont

tu parles, je l'avais étendu à mes pieds d'un coup de couteau ou d'une balle de revolver, qu'au-ras-tu dit? —Que ce n'est pas lui qu'il faut frapper... que la compa-gnie, c'est moi, moi seule. —Ah! comme il te tient au cœur pour le défendre ainsi! Je n'aurais pas besoin de cette nouvelle preuve pour le savoir... La colère lui montait au cer-veau. Elle lui soufflait un cri de haine, une menace prête à sortir de ses lèvres. Il la retint à temps en sou-gnant qu'il allait se trahir, révé-ler ses projets, mettre l'ennemi sur ses gardes. —Il se radoucit tout à coup. —Je t'ai bien aimée, dit-il trop affirmé. Je garderai les supplées pour moi. Trois ans de bonheur que je t'ai dus, te défendent contre moi. J'ai été bien heureux pen-dant ces années trop courtes... J'ai quitté notre petit apparte-ment parce qu'il me rappelait des joies perdues et que ton sor-cel m'y semblait trop cruel. Dans quelques jours, demain peut-être, je m'en éloignerai da-vantage encore. —Où iras-tu? —Je suis trop près de toi à Paris... Je ne peux pas oublier... tu pensés m'inspirer un peu être un acte de folie... Je ne veux pas... je ne veux pas... Il gronda:

—Je t'aime trop!... On!... J'ai des heures terribles... Donc il faut que je parte... J'irai chercher l'oubli au delà des mers... Un ami m'a trouvé une place une bonne, dans l'Améri-que de Sud, chez un Espagnol... C'est l'inconnu pour moi... Mais ce que j'ai vu toi m'a appris que je n'ai plus rien à espérer... Nous ne nous reverrons sans doute jamais... Adieu donc. Sois heureuse, si tu peux... Pour moi, l'heure est plus de bon-heur... Dieu veuille qu'il y en ait pour toi!... Il demeura un instant immobi-le. Il était rivé au sol de ce paro-qui ne pouvait se décider à quit-ter. Il se rongeaient les lèvres, sa poi-trine se gonflait à la vue de cet-te femme qui était à lui et dont il n'osait toucher le doigt de peur de laisser échapper son se-cret. Il l'aimait et la haïssait en même temps; il flottait indécis entre le pardon et le châtiement. Il aurait voulu la reprendre et il se mandaisait pour cette lâcheté... D'ailleurs tout lien nouveau entre eux n'était-il pas impossible? Depuis quelques minutes, elle ne l'écoutait plus... Elle ne le voyait même pas... Ses vitesses blêmes sous les mille aiguillons d'une souffrance qu'elle n'avait plus la force de dissimuler. Elle était assise sur le banc.